

CHANTAL CREUSOT

MAI EN AUTOMNE

Roman

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

Ouvrage publié avec le concours du Conseil régional
de Basse-Normandie et du Centre régional
des Lettres de Basse-Normandie.

© Zulma, 2012 ; 2014 pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
ou sur *Mai en automne* et être régulièrement
informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

Au début des années cinquante, sur les côtes du Cotentin, vivaient à la lisière d'un bois, dans une sombre maison délabrée, une femme et son enfant. Jamais personne ne leur rendait visite. La mère, jeune et déjà fanée, se déplaçait, vaquait à ses tâches avec lenteur et, quelle que fût son occupation, semblait toujours rôder au lieu d'imprimer à sa démarche la sobriété des gestes utiles. Son épaisse chevelure à l'abandon, qui autrefois donnait de l'éclat à un visage trop neutre à force de délicatesse, n'accusait plus que des traits émaciés. On ne l'avait jamais vue s'inquiéter de quiconque, s'attarder à une conversation, et ce détachement, ajouté à la négligence de son allure, suscitait de longue date la méfiance des villageois.

Fille unique de parents âgés et moroses, elle n'avait jamais quitté sa maison natale, et pourtant son enfance lui était lointaine comme ces rêves nocturnes que notre conscience hésite à s'approprier. Le temps s'étendait immobile autour d'elle et rien ne la marquait. L'école la laissa indifférente et elle ignora que l'on pouvait s'y couvrir de fierté ou de honte. L'absence de frères et sœurs accentua-t-elle son manque d'émulation? Toujours est-il qu'elle ne noua aucune camaraderie et ne disputa jamais à personne sa place dans un cœur.

À quatorze ans, Marie avait été embauchée dans une ferme du village proche de son hameau. Sa maîtresse ne se plaignait pas de ses services car, en dépit de ses distractions, elle apportait une efficacité d'automate à l'exécution des travaux, ménagers pour la plupart. On ne la réclamait aux champs que dans les moments de

grande presse ; mais elle était aussi chargée de nourrir les animaux. Refusant de dormir à la ferme, elle réintégrait chaque soir sa demeure et ce signe de prédilection étonnait chez une jeune fille qui, par ailleurs, ne manifestait aucun désir, hormis aller, sans crier gare, vagabonder une heure ou deux par-ci par-là.

Quelques années étaient passées. Elle devenait jolie mais ses silences persistants, son regard embrumé éloignèrent les garçons.

À la fin de l'été 1939, la guerre survint et les hommes partirent. Quand ils revinrent en ordre dispersé, des militaires allemands occupaient la région. Ceux-ci ne frayèrent pas avec les paysans, lesquels s'appliquaient surtout à préserver leur vie d'autrefois.

Parmi ces étrangers en uniforme, un jeune homme s'aventurait parfois dans la campagne. Il remarqua certain jour une promeneuse solitaire et lui adressa la parole en français. Marie répondit craintivement. Ils marchaient côte à côte, tournés l'un vers l'autre. Ses appréhensions dissipées, elle lui apprit que sa mère venait de mourir. Son père, elle l'avait perdu lorsqu'elle était petite fille.

— La fermière dit que je suis trop vieille pour l'orphelinat.

Elle se tut et contempla l'horizon. Le soldat ne sut plus que dire.

L'étranger la rejoignait presque chaque jour à l'orée d'un petit bois. Elle ne paraissait pas surprise de leurs rencontres, cependant lorsqu'il se risquait à la questionner, elle le regardait avec perplexité. Il la désirait mais hésitait sur la conduite à tenir.

Un jour, dans un sentier, il cueillit une fleur et la lui offrit. Elle le remercia d'une voix incertaine, la respira

d'un geste gauche puis, oublieuse, la fit glisser sur sa joue avec une lenteur appliquée. Il se rembrunit. Le narguait-elle ? Mais non, perdue dans ses songes, elle l'ignorait. Le soleil s'était levé après une matinée pluvieuse et prêtait un éclat irisé à la verdure. Le soldat prit la jeune fille par la main et l'entraîna vers le bois où le feuillage s'égouttait en un murmure délicat. Marie ne se défendit pas. Vaniteux, il eût été désappointé de l'avoir obtenue sans éveiller en elle le moindre écho, mais les temps n'étaient pas à la vanité. Il ne la revit plus, emportant de cette aventure un sentiment confus de honte.

Les événements n'autorisaient plus les loisirs : les Alliés avaient débarqué. Auparavant, il s'agissait surtout pour les villageois de disputer leurs biens à l'ennemi. Ils le firent d'ailleurs avec une ruse opiniâtre qui pouvait se donner pour de l'héroïsme. Maintenant, il fallait affronter les tirs, les éclats d'obus, les bombes, ou se terrer dans un coin.

Un soir, une explosion détruisit en partie la maison d'une femme enceinte. Sa chemise arrachée par la déflagration, celle-ci s'enfuit, nue, à travers champs. Une course éperdue la mena devant la demeure de la jeune fille. Elle lui demanda asile. Marie l'écouta en silence puis la fit pénétrer dans une cuisine à la lueur d'une chandelle expirante. La femme, affolée, regardait alentour, insouciuse de sa nudité. Inquiète, elle palpa son ventre. Elle sentit l'enfant remuer, s'apaisa et posa les yeux sur son hôtesse. Sans prononcer un mot, Marie avança deux chaises près de l'âtre éteint et alla décrocher de la patère une blouse usagée de coton noir piqué de pois blancs qu'elle tendit à la visiteuse.

La présence d'une femme dévêtue, surgie du vacarme et alourdie par la grossesse, lui rappela des propos d'écoliers sur la manière dont se font les enfants et le souvenir du soldat la troubla. La femme revêtit la blouse et elles s'assirent côte à côte, les pieds sur le rebord de la cheminée. Le bruit s'éloignait. Bien que la nuit tiède ne le nécessitât pas, une flambée de bois sec les réconforterait. Marie se leva, prit une boîte sur une étagère, en sortit une allumette qu'elle gratta sur le monceau de brindilles. Elle ajouta une bûche et contempla les élanements serpents.

La visiteuse nocturne avait recouvré ses esprits. Voilà une heure à peine, elle attendait la mort, une bombe explosait sur la maison, alors elle s'était enfuie, obnubilée par l'unique pensée de sauver l'enfant. Elle se tourna vers son hôtesse qui ne semblait pas la voir. Décontenancée par cet accueil insolite, elle soliloqua, s'exhortant, invoquant le destin, et déclara enfin que, foi de Solange, l'enfant rescapé naîtrait sous une bonne étoile.

Marie, légèrement inclinée, s'absorbait dans l'observation de l'âtre. Lorsque les flammes commencèrent à décliner, elle leva vers celle qui s'était prénommée Solange un visage défait, coloré par la fragile clarté.

— Vous avez peut-être soif, voulez-vous une tasse de tisane ? Ensuite, nous irons nous coucher, on m'attend demain matin de bonne heure à la ferme.

— Non merci, je n'ai besoin de rien... Je devrais rentrer, les voisins ont dû remarquer que la maison a été touchée, ils vont s'inquiéter et que va penser mon époux s'il revient ?

Rattrapée par la grisaille des jours passés, Solange éprouva le besoin de se confier :

— Mes beaux-parents ont mis la maison à notre

disposition. Ils voulaient que nous vivions à la campagne. Maintenant, je vais persuader Simon d'aller habiter en ville. Je n'aime pas la compagnie des paysans quand il n'est pas là...

Solange s'interrompit net, craignant d'avoir offensé son hôtesse, mais cette dernière n'avait pas cillé et attisait les braises avec la même lenteur dont chacun de ses gestes était empreint. Alors, elle évoqua l'Occupation, le débarquement, l'incertitude de l'avenir. Elle essaya d'imaginer, dévastés, les endroits qu'elle aimait. Que resterait-il des jours d'autrefois ?

Elle sursauta, interloquée. Le regard sombre, la jeune fille fredonnait un air ancien. Son indifférence l'intrigua. Une voisine lui avait signalé sa bizarrerie, à l'épicerie du village, mais rien alors n'avait retenu sa curiosité. Elle regrettait maintenant de n'avoir pas prêté une oreille plus attentive aux commérages.

Tandis que Marie servait la tisane, Solange examina les lieux : une habitation semblable à toutes les maisons indigentes du pays, cimentée au sol et chichement éclairée. Marie se munit d'une lampe à pétrole. Suivie de la visiteuse, elle se dirigea vers l'escalier obscur qui aboutissait à un couloir desservant deux chambres mansardées, la sienne et celle de ses parents. Elle invita la femme enceinte dans la pièce inoccupée et lui désigna, d'un mouvement du menton, le lit recouvert d'un tissu de cretonne élimé et d'un édredon volumineux. Puis elle déposa sur la table de chevet la lampe aux reflets vacillants.

Au moment de prendre congé de son invitée, Marie s'immobilisa. Elle n'avait jamais hébergé personne et ne se rappelait pas le nom de la nouvelle venue au pays. Son regard s'attardait et elle demanda timidement :

— Comment vous appelez-vous ?

— Solange Lamaury... je veux dire : Larivière ! C'est drôle, on oublie parfois qu'on est mariée. Et vous-même ?

La jeune fille tressaillit. Elle prononça son nom avec méfiance.

— Marie... Marie Granville. Eh bien, bonne nuit, je vous réveillerai demain à l'aube.

— Bonne nuit et merci. Vous êtes très gentille... Si tout le monde pouvait être aussi calme que vous...

Solange ressentit avec gêne son manque d'à-propos. La jeune fille hésita sur le seuil de la porte et finit par sortir en hochant la tête.

Lorsque Solange Larivière se retrouva seule, l'angoisse crispa sa poitrine. Sa vie avait trop changé et dormir, abandonnée, dans cette demeure étrangère, accentua le sentiment d'exil qui l'habitait depuis les premiers temps de son mariage. Elle ouvrit la fenêtre afin de chasser l'odeur de moisi, et son regard se noya un instant dans les ténèbres qui enveloppaient le petit bois. Elle repoussa l'édredon, ôta juste ses chaussures et s'allongea en poussant un soupir de soulagement. Les yeux grand ouverts, elle s'avisa que le tumulte avait cessé et prêta l'oreille aux chuchotements de la nuit. Une main sur son ventre, elle sombra alors dans les mille souvenirs avortés d'un rêve.

Marie avait rejoint sa chambre à la clarté de la lune. La présence sous son toit d'une inconnue lui semblait de mauvais augure et l'empêcha longtemps de trouver le repos. Cependant, les premières lueurs de l'aube l'éveillèrent. Elle se dirigea à tâtons vers une petite table, souleva le broc d'eau et versa son contenu dans la cuvette. Après s'être lavée avec soin, elle revêtit les habits

posés sur la chaise de chevet.

Elle marqua une pause avant de frapper à la porte.

— Il est temps de vous lever, madame.

Solange lui répondit, d'une voix ensommeillée, à travers la cloison.

La jeune fille descendit à la cuisine, ralluma le foyer, sortit deux bols et découpa des tartines. Elle invita la femme enceinte qui venait d'entrer, en la saluant du bout des lèvres, à partager son petit déjeuner. Celle-ci n'avait jamais pu s'accoutumer aux laitages frais dont elle associait la saveur à l'odeur des étables. Elle accepta néanmoins l'offre de son hôtesse.

— On n'entend plus rien, ils sont allés se battre ailleurs.

Marie semblait avoir parlé pour elle-même.

Solange parvint, non sans mal, à avaler une dernière bouchée de pain beurré. Elle jugea opportun de dire que c'en était fini des occupants, que le pays serait bientôt libéré, mais n'obtenant pas de réponse, elle se disposa à prendre congé.

Ce matin, le visage de la jeune fille était plus expressif, et Solange chercha une phrase cordiale :

— Je n'oublierai jamais votre accueil. Il faudra que je vous rapporte la blouse, je crois que vous êtes ici tous les soirs.

— Ce n'est pas la peine de vous déranger, j'en ai d'autres. Maintenant, il faut que je vous quitte, au revoir madame.

À la barrière, elles s'examinèrent brièvement, puis l'une tourna les talons et l'autre contempla un moment la silhouette fragile, la démarche incertaine de cette bien étrange fille de ferme.

Par la suite, elles allaient se rencontrer de loin en loin, au hasard des chemins, mais s'ignoraient, comme si

cette nuit n'avait jamais existé.

Solange parcourut sans empressement la distance qui la séparait de sa demeure. Elle observait les champs désertés. Ils avaient un tel air d'abandon. Le petit jour accentuait les excavations blafardes qui creusaient la terre. Elle se sentait lasse, misérable, et s'étonnait d'être la même qui avait couru, la veille, à travers champs, portée par le sentiment de son invulnérabilité.

2

La ferme où se rendait Marie était située en contrebas du village. C'était une exploitation prospère, entièrement entretenue par des journaliers car le maître refusait de toucher aux travaux agricoles. La mère, une veuve de la Grande Guerre, qui ne connaissait rien du monde au-delà d'une trentaine de kilomètres, savait cependant régir le domaine avec une lésinerie qui contrebalançait les humeurs instables de son fils, lequel se réservait la gestion des comptes.

Camille Laloy n'avait pas connu son père. Il avait grandi sous la protection d'une mère impuissante devant ses caprices mais dont l'emprise ne s'était pas moins insinuée en lui. Elle peupla son imagination de bondieuseries qui le familiarisèrent avec les interlocuteurs célestes. À l'école, il apprit à discipliner son caractère et sa curiosité. Les textes lus en classe et les leçons de catéchisme à l'église, le jeudi matin, lui inspirèrent le désir d'en savoir davantage. Il exigea qu'on lui offrît une bible et quelques romans. C'était là toute une expédition, car la fermière n'allait en ville que le lundi, jour de marché, et n'était jamais entrée dans une librairie.

Ils attendirent la période des vacances scolaires. Un après-midi, elle s'habilla avec soin, se coiffa d'un chapeau de crêpe et vérifia que son fils portait ses souliers vernis. Elle fit avancer l'attelage et prévint le conducteur :

— Il faudra que tu t'arrêtes devant la librairie des Lamaury, dans la grand-rue, mon fils Camille y a à faire.

Le journalier hésita, réfléchissant à cet itinéraire inhabituel, puis fouetta les chevaux : on verrait bien sur place. Dès qu'ils furent descendus de voiture, la fermière s'empara de la main du jeune garçon qui accepta sa complicité sans rechigner. Le couple pénétra dans le magasin et se dirigea timidement vers le comptoir. Camille présenta à une vendeuse la liste des livres convoités. La jeune femme en prit connaissance, secoua la tête, puis expliqua que l'on pouvait passer commande pour la semaine suivante, à condition de verser des arrhes. La fermière les régla et Camille s'en fut, satisfait.

Sa vie changea. Il ne jouait plus et passait son temps libre à lire dans une pièce exiguë, aménagée en bibliothèque. Sur les conseils de son institutrice, il se gava de littérature française et étrangère.

Cependant, vers quinze ans, il se lassa des romans et leur préféra les études historiques et religieuses... Camille parlait toujours avec componction des auteurs, ces êtres mystérieux, agrandis et dissimulés par leurs ouvrages. Les historiens auraient eu sa faveur si les hommes d'Église ne l'avaient rappelé à l'ordre. Une poigne d'airain lui désignait le chemin des curiosités légitimes et le contraignait à courber l'échine.

Camille renonça à préparer le baccalauréat dans un lycée qui l'eût trop éloigné de la ferme. Il préféra demeu-

rer auprès de sa mère qu'il ne se privait pas de tyranniser. Une distance s'était creusée entre lui et ses camarades dont l'insouciance le déconcertait ; le malaise qu'il éprouvait en compagnie des filles l'isola davantage. Il ne supportait plus son entourage que pour le sermonner, et la bibliothèque devint son seul refuge. Sa mère, dépassée, le laissa mener sa vie à sa guise.

Il étudia dans un séminaire à proximité du village mais refusa de prononcer ses vœux, effrayé à l'idée d'affronter une existence nouvelle. D'ailleurs la fermière ne voyait pas d'inconvénient à le garder à la maison bien qu'elle ne s'illusionnât plus sur ses aptitudes à la vie paysanne.

L'humeur de Camille s'altéra. Il voulut imposer ses manies culinaires et pouvait entrer en fureur si l'on servait un mets qui lui déplaisait. Il ne trouvait pas de mots assez sentis pour formuler sa colère, aussi s'enflait-elle en un crescendo égosillé. Il puisait dans un vocabulaire un tantinet porté sur l'anathème, puis quittait la pièce à grand fracas, revenait lorsque les autres avaient fait place nette, s'installait en maugréant et piochait rageusement dans le plat réchauffé par Marie... On n'insista pas, la mère veilla à ce que tout le monde mangeât selon les goûts du fils.

Au village, on se moquait des lubies du jeune fermier. Cependant, il n'était pas mauvais bougre et ne surveillait jamais le travail du personnel. Seule la présence de sa mère suffisait à raviver en lui une exigence insatisfaite : tout le monde pâtissait alors de ses allures de maître.

Démobilisé en juin 1940, il ne gardait de la drôle de guerre que le souvenir d'une longue attente traversée de brutalités homicides. De retour au pays, Camille, heureux de pouvoir renouer avec ses habitudes, accepta

l'occupation étrangère et les exactions. Tandis que sa mère, contrainte de ruser afin de soustraire à l'ennemi les produits de la ferme, s'irritait de sa sérénité, lui ne voyait là qu'un de ces épisodes historiques dont ses livres abondaient et attendait sans impatience la suite des événements.